

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Pagination continue.



Vol. VII, No 14

Petit Seminaire de Chicoutimi, 23 septembre 1899

## Fable Le Coq et l'Oie

(Vrai et faux mérite)

Le coq, un jour, disait à l'oie :  
"Cher compagnon, que je te plains !  
Pendant que je chante avec joie,  
J'entends toujours tes cris vilains.

"Que ta démarche est donc pesante,  
Et ton grand cou démesuré !  
Et quelle façon déplaisante  
De siffler d'un air effaré !"

L'autre reprit : "Coq, jamais l'homme  
Tes prouesses ne redira ;  
Tandis que, moi, j'ai sauvé Rome.  
Mon nom dans l'h'stoire vivra !

— Je comprends ton impertinence,  
Dit le coq non déconcerté.  
Tu fis un acte, de vaillance,  
Fort douteux, dans l'antiquité ;

"Et tu crois que cet héritage  
A ta gloire suffit toujours.  
Allons donc ! n'est-il pas plus sage  
De se distinguer tous les jours ?

"Mon ardeur, mon courage extrême,  
Ma voix sonore et ma beauté  
Ont toujours fait de moi l'emblème  
De l'honneur et de la fierté.

"Sur les clochers on me vénère ;  
On m'admire sur les remparts ;  
Et mes images, dans la guerre,  
On les porte comme étendards !

"Mais toi, lourdaud, de la sottise  
N'es-tu pas l'emblème vivant ?  
Ton image sur une église  
Ferait rire même le vent !"

### MORALE

Combien d'hommes, dont le nom brille,  
N'ont d'autres gages de valeur

Que des souvenirs de famille  
Plus ou moins entachés d'erreur !

Combien plus noble est le mérite  
Des hommes vraiment glorieux  
Dont le cœur sans cesse palpite  
De sentiments fiers et généreux !

L'ABBÉ F.-X. BURQUE.  
Fort Kent, Maine.

### BIBLIOGRAPHIE (1)

— *Rapport annuel (pour 1898) de la Société de Rapatriement et de Colonisation du Lac Saint-Jean.* Tous les journaux ont déjà publié cet intéressant Rapport de M. R. Dupont, l'actif agent de Colonisation du chemin de fer de Québec et Lac Saint-Jean. Ce travail de rapatriement et de colonisation mérite vraiment les sympathies du public.

— Nous avons reçu de l'auteur, avec reconnaissance bien sincère, une jolie brochure in-12, éditée tout dernièrement par Cadieux & Derome, à Montréal. Il y a là-dedans un drame en trois actes : *Chomedey de Maisonneuve*; puis le sermon prononcé à Québec, en septembre 1898, lors des fêtes de l'inauguration du monument Champlain ; et un extrait d'un sermon de Saint-Jean-Baptiste, prononcé à Montréal en 1893.

Il y a, dans ces pages, un souffle de foi et de patriotisme qui charme et fait du bien, en nos jours de *choses pratiques*. Quant à la forme, ces travaux témoignent d'aptitudes littéraires qui ne sont pas du tout communes. Nos félicitations à l'auteur, M. l'abbé S. Corbeil, du séminaire de Saint-Thérèse. (Prix de l'ouvrage, 25 cts.)

— *Through the Canadian Adirondacks. As a Tourist and Sporting country, it has no superior.* Voilà ce

(1) Cette revue bibliographique n'a pu être publiée avant les vacances, faute d'espace.

qu'on lit sur la couverture d'une splendide plaquette, parfaite d'impression et d'illustration, que nous envoie la compagnie de l'Ottawa & Gatineau Railway, dont M. H.-G. Beemer est président. Malheureusement, c'est loin d'ici, la région de la Gatinzau, "the Switzerland of America."

### ECHOS DU SÉMINAIRE

SEPTEMBRE, 10, DIMANCHE.—Ordination sacerdotale de M. l'abbé Art. Gaudreault.

11, LUNDI.—M. Gaudreault célèbre sa première messe à la chapelle du Séminaire.—Le nouveau prêtre partira à la fin du mois pour le collège Canadien de Rome, où il continuera ses études théologiques.

17, DIMANCHE.—La retraite annuelle, commencée mercredi, se termine aujourd'hui. Le R. P. Leclerc, Rédemptoriste, de la résidence d'Hoche-laga, en a été le prédicateur.—Les plus jeunes élèves-ont eu, cette année encore, une retraite spéciale durant ces mêmes jours.

18, LUNDI.—Grand congé de la retraite. La température n'a pas été de premier choix, sans doute ; mais l'on a pu tout de même se tirer joliment d'affaire.—Après souper, il s'est fait chez les Pensionnaires une petite soirée fort intéressante ; musique vocale, musique instrumentale, monologues. On a même sacrifié un peu à l'anglo-saxonisme, en inscrivant au programme une couple d'assauts de boxe, dont personne n'est sorti beaucoup estropié.

Le mardi 12 septembre, à la chapelle du Séminaire, avait lieu un service solennel pour le repos de l'âme de feu Mme Veuve R. Hudon, d'Hébertville, décédée quelques jours auparavant. Mme Hudon, dont les fils sont tous de nos anciens élèves, était membre-fondatrice de l'Œuvre de la nouvelle chapelle du Séminaire.

R. I. P.

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très-avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

**EUG. TREMPLAY,**

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 23 septembre 1899

## Vive la France !

Voilà le cri que, depuis deux semaines, l'on entend de tous les points de la province de Québec.

"Ils sont pour la France contre tout le reste du monde." C'est de nous, Canadiens-Français, que l'on a dit cela, dans l'*Irish World and American Industrial Liberator* (de New-York) du 26 août dernier ; et l'on a dit vrai.

En 1870, pendant que le reste du monde voyait, avec joie ou avec indifférence, les Allemands s'empêtrer sur la France, un petit peuple s'est trouvé qui trépignait de bonheur à l'annonce du moindre succès des armes françaises, et pleurait de vraies larmes en apprenant les humiliations qu'elles avaient à subir presque chaque jour de cette triste campagne. C'est le peuple de la province de Québec qui éprouva de la sorte, dans son cœur, les angoisses de la défaite que la France souffrit dans son territoire.

Depuis quinze jours, s'est produit, de presque toutes les parties de l'Union, un véritable débordement d'injures à l'adresse de la France. Seul, peut être, parmi les nations, le petit peuple qui habite la vallée du Saint-Laurent proteste par la voix unanime de sa presse contre ces outrages que de toutes parts l'on prodigue à la France.

De tout temps, la France a mis son or et son sang au service des faibles et des opprimés ; et c'est elle que l'on a bien osé taxer d'injustice et d'inhumanité,

parce que ses tribunaux militaires ont constaté et puni la trahison d'un soldat qui livrait à l'ennemi les secrets de sa défense !

Dérision et pharisaïsme ! De ceux qui ont tenu les premiers rôles dans cette campagne de dénigrement que l'on a poursuivie contre la France, en s'apitoyant sur le sort d'un traître, dont après tout le châtiment est loin d'avoir été excessif, les uns ont à répondre, devant l'histoire, de la mort de l'Irlande, et munissent leurs troupes orientales des abominables projectiles que l'on sait ; les autres voient fleurir chez eux la douce et équitable institution du *lynch*, et l'on connaît avec quelle humanité ils ont dernièrement traité les indigènes des Philippines !

Mais philosophons un peu au sujet de cette affaire Dreyfus.

Il a été affirmé, et cela paraît exact, qu'il existe, au sein de la juiverie et de la franc-maçonnerie internationale, une sorte d'organisation dont le but serait l'abaissement et la ruine des nations catholiques. Cette conspiration diabolique n'est-elle pas en voie d'exécution ? L'Espagne anéantie, la patrie de Garcia Moreno agonisant aux mains des sectaires de l'Equateur, l'Autriche déchirée par les factions : il y a là plus que des coïncidences, semble-t-il.

Or, au moyen de l'affaire Dreyfus, on a pensé venir à bout de la France ; et il faut avouer que ce noble pays a beaucoup souffert des agitations dont cette affaire a été l'occasion. Mais il n'a pas suffi aux sectaires que la France fût travaillée à l'intérieur par ces commotions dont elle subira longtemps les conséquences ; il fallait encore à l'extérieur lui enlever son prestige incomparable, et en arriver à soulever contre elle l'opinion de l'univers. Eh bien, c'est fait !

L'exécution de cette dernière partie du programme a été facile. Il n'a fallu pour cela que se servir habilement du télégraphe. Durant tout le procès de Rennes, le télégraphe n'a fait que nous faire lire des choses favorables à l'accusé. Et de fait, jusqu'à ce que nous ayons pu nous renseigner par la lecture des comptes rendus donnés par les journaux mêmes de France, nous nous disions : "En quoi donc Dreyfus

est-il coupable ? On ne prouve rien contre lui !"

Si, maintenant, l'on considère que la presque totalité des gens n'ont eu que les dépêches trompeuses et falsifiées, qu'on leur servait chaque matin, pour suivre le procès de Rennes, il faut se dire qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que des peuples, déjà mal disposés envers la France, et trompés sur ce qui s'est passé dans ce procès Dreyfus, s'écrient aujourd'hui que l'on a condamné un innocent.

Pour ce qui est de nous, c'est différent. Nous connaissons et nous aimons la France, nous. Les agences télégraphiques, même à défaut d'authentiques renseignements, ne réussissent jamais à nous faire croire qu'un tribunal militaire de France a commis un déni de justice !

En dépit des errements, voire des crimes dont se rendent coupables les gouvernants de passage dont elle accepte trop longtemps de subir le joug, notre cœur dit toujours : Vive la France !

ORNIS.

## La langue française

Rivarol, par le tour d'esprit et par le goût, appartient à la famille littéraire des Chamfort, des Rulhière et des Rœderer. Il brilla dans les salons de la Révolution. Il écrit des maximes, des anecdotes, des satires politiques pleines de malice et de verve et surtout le *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui est un chef-d'œuvre en son genre. Je veux dire un mot de cet opuscule.

Rivarol y examine, dans un style aimable, les titres qu'a eus la langue française aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles pour prendre le pas sur les autres langues de l'Europe et pour succéder au latin comme langue de l'humanité.

A cette époque, la langue allemande, malgré la puissance de l'Empire, et bien que le german fût entré comme élément constitutif dans presque tous les idiomes modernes, n'avait pas encore produit d'œuvre de premier ordre. En outre, elle était trop riche et

trop rude : trop riche pour des esprits lassés du latin et du grec ; trop guttural pour les peuples du Midi. Ajoutons qu'elle possédait quasi autant de dialectes que l'Allemagne avait de capitales. Enfin cette langue, d'un caractère antique, ne pouvait avoir de charmes que pour une nation simple et sédentaire.

L'espagnol aurait pu prétendre à l'universalité. Mais la courte prépondérance politique de l'Espagne, l'abondance stérile de la plupart de ses écrivains, la majesté de son idiome, invitant à l'enflure, le caractère sombre et chauvin de son peuple, sa position géographique, y furent autant d'obstacles.

Quant à l'italien, plusieurs motifs, malgré le chef-d'œuvre du Dante, devaient aussi l'empêcher de devenir langue humaine. D'abord, même les grands auteurs, comme Pétrarque et Boccace, préféraient écrire leurs ouvrages en latin. Puis la maturité de l'Italie fut trop précoce : les nations n'étaient pas prêtes à recevoir sa suprématie. Le beau siècle de Léon X fut comme isolé dans le monde. Le goût se corrompit au moment précis où il se réveillait en France. Enfin le toscan était monotone par sa douceur et sa mollesse.

Restaient l'anglais et le français. L'Angleterre qui a sa puissance au dehors, inspire de la jalousie et de la défiance. La France, heureusement située, attire, parce qu'elle est une nation généreuse et polie qui vit chez elle. Elle règne par l'opinion, et cet empire lui suffit. L'Anglais est froid et morose, le Français est gai et expansif ; si celui-ci est vain, celui-là est orgueilleux.

Le caractère de la langue française est fondé sur celui de la nation.

La phrase française est claire et directe, logique comme la raison. L'idiome britannique, au contraire, comme toutes les langues à inversion, correspond d'abord aux sensations.

C'est ce génie de la langue française qui lui assure la suprématie universelle. Si elle est moins propre que les autres à la poésie et à la musique, elle l'emporte incontestablement sur toutes par la netteté et le naturel. "Ce qui n'est pas clair n'est pas français." C'est

la langue de la prose, du bon sens, de ce goût modéré, également accessible à tous les hommes. Elle traduit les autres langues : l'italien et l'anglais les calquent.

L'anglais, malgré ses sublimes écrits, est souvent dur, bizarre, obscur, comme l'allemand, son congénère. Sa prononciation est pénible ; celle du français, langue du Nord et du Midi, est douce et forte.

Le français mit bien des siècles à se fixer ; mais enfin il devint, par le concours du génie, de la raison et de l'autorité, la magnifique expression d'une époque sans égale. L'Angleterre venait d'avoir ses Shakespeare et ses Milton, ses Spencer et ses Dryden, en un mot, son âge d'or, mais elle l'avait dédaigné. Engouée des grands génies de la France, il fallut que celle-ci la révélât à elle-même. Quand elle se ressaisit, il n'était plus temps ; la place était prise : la France régnait universellement. Son empire n'était pas contesté. Avec sa langue, elle imposait à l'Europe ses mœurs, ses goûts, ses plaisirs, ses modes. Les cours parlaient français, la diplomatie s'exprimait en français, le monde était français, comme il avait été romain et grec. Au-dessus des Bossuet, des Pascal, des Racine des Boileau, des Molière, des La Fontaine, dominait un nouvel Auguste, un nouvel Alexandre, et c'était Louis XIV, la politesse, la majesté et la raison personnifiées.

Rivarol montre, en terminant, que le XVIIIe siècle, avec ses Fontenelle, ses Voltaire, ses Montesquieu, ses Buffon, conserve à la langue de la France la noble prérogative que lui avait conquise le siècle précédent, non sans s'être demandé si le style figuré et la vieillesse de la nation, de concert avec la recherche et l'esprit de nouveauté, ne finiront pas par amener la décadence. Il verrait aujourd'hui que c'est arrivé.

ABNER.

### Un projet de grande allure

Le *Pèlerin* du 3 septembre parlait d'un Congrès qui s'est tenu "à Bourges pour l'enseignement libre : 100 maisons représentées et 18 Congrégations." Il s'agit là, évidemment, de la session annuelle

de l'Alliance des maisons d'Éducation chrétienne, dont notre Séminaire a l'avantage de faire partie. Or, ajoute le *Pèlerin*, "un membre a pensé que la nef du *Salut* pourrait porter les congressistes une année au Canada."—La nef du *Salut*, c'est un steamer dont les Augustins de l'Assomption sont les propriétaires, et qui est utilisé principalement pour les pèlerinages de Terre-Sainte que ces religieux organisent plusieurs fois chaque année.

On a donc lancé l'idée de tenir l'une des réunions de l'Alliance au Canada, c'est-à-dire sans doute dans la province de Québec. On noliserait la "nef du *Salut*," qui nous amènerait les représentants de l'enseignement catholique de France. Combien intéressantes et profitables seraient pour nous ces assises solennelles des éducateurs catholiques des "deux Frances!"

L'idée est donc bien belle, et nous l'accueillons avec enthousiasme. Mais, avouons-le, ce projet nous paraît trop beau, et nous osons à peine rêver qu'il se réalisera peut-être quelque jour.

### FEU M. L'ABBE AMB. FAFARD

Nous recevons la lettre suivante de M. le curé de Saint-Joseph de Lévis.

Saint-Joseph de Lévis, 17 sept. 1899.  
M. l'Éditeur de

*l'Oiseau-Mouche*,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, sur votre dernier numéro, le nécrologie de mon regretté frère, M. le curé de la Baie Saint-Paul ; et je vous remercie bien cordialement des bonnes paroles à son adresse qu'elle renferme, et surtout d'avoir si bien saisi le caractère du défunt, qui est peint au naturel.

Cependant, il s'est glissé dans l'ordre des faits une légère erreur que je tiens à vous signaler :

Le défunt n'a jamais succédé à son frère à la cure de Saint-Sylvestre, où il n'est apparu qu'en visites, et où il a séjourné quelques mois à la suite d'un accident qui exigeait un repos complet auquel il s'est soumis à regret.

Encore une fois, je vous remercie de tout cœur, et je demeure

Votre tout dévoué en N.-S.

J.-E. FAFARD, prêtre.

Nous remercions beaucoup notre vénérable correspondant d'a-

voir bien voulu nous signaler l'erreur commise dans la biographie de feu M. l'abbé Fafard : car nous tenons toujours beaucoup à être parfaitement exacts. Toutefois Ornis, l'auteur de la nécrologie, tient à dire que, s'il a inexactement fait du prêtre défunt l'un des anciens curés de Saint-Sylvestre, cela est dû à ce qu'il a vu ce renseignement donné en toutes lettres dans le *Répertoire général du Clergé canadien*, Tanguay, édition de 1893, page 358. Inutile de dire, sans doute, que l'affirmation de M. le curé de Saint-Joseph de Lévis règle tout à fait la question.

#### DESIDERATA

M. le bibliothécaire du Séminaire demande, pour compléter ses collections, les numéros suivants du *Protecteur du Saguenay* :

Volume I, Nos 2, 16, 21, 29, 30, 31, 37, 52.

Volume II, Nos 2, 6, 9, 10, 11, 46, 53, 54, 55, 56, 61, 99, 103, 104, 108, 110, 112.

Du *Rapatriement*, de Roberval, manquent les Nos 4 et 5.

Prière, aux personnes qui seraient en mesure de le faire, de vouloir bien nous adresser celui ou ceux de ces numéros dont elles pourraient disposer en faveur des collections du Séminaire.

#### Le jeu des barres (1)

Vous avez certainement entendu parler des luttes annuelles entre l'université d'Oxford et celle de Cambridge, pour lesquelles se passionne tout bon Anglais. C'est un événement national qui attire sur les bords de la Tamise des milliers et des milliers de spectateurs. Car il s'agit de courses à l'aviron. Si, à propos d'un jeu qui se joue sur la terre ferme, j'évoque devant vous des joutes nautiques, c'est qu'autrefois, sous Louis XIV, à l'époque du grand siècle, il y avait entre les principaux collèges de Paris des parties de barres fameuses qui passionnaient autant l'opinion en France que la rivalité d'Oxford et de Cambridge l'intéresse en Angleterre aujourd'hui.

Ces parties de barres avaient lieu au Champ de Mars, qui, à cette époque, était hors la ville et touchait aux champs. Elles étaient célèbres dans l'université de Paris, et de même qu'aujourd'hui les populations se portent en masse à Auteuil et à Longchamps, de nombreux spectateurs s'y

donnaient rendez-vous aux grands jours de congé. La comparaison n'est pas à notre avantage, et autant l'empressement était justifié pour assister à de nobles exercices développant l'adresse et la vigueur de l'homme, autant il est exagéré et injustifiable quand il s'agit d'animaux surmenés, détournés de leur véritable emploi, et déformés par un entraînement exagéré. Et puis, il n'y avait ni bookmakers, ni pari mutuel, jadis, au Champ de Mars.

Là, le collège de Plessis et le collège des Irlandais, réunis dans le même camp, luttaient contre le collège d'Harcourt et le collège des Grassins. Chaque partie avait sa couleur. Plessis et les Irlandais, le bleu. Les Grassins et Harcourt, le rouge. C'étaient de belles parties, je vous assure, où l'on ne s'assommait point comme dans les parties de foot-ball, importées d'Angleterre. Les joueurs ne se roulaient pas de coups. Les vainqueurs étaient les plus agiles, les plus subtils, les meilleurs tacticiens, et il n'y avait pour les vaincus ni foulures, ni luxations, ni entorses. C'était plus élégant, plus court, plus français.

D'ailleurs, le jeu était en honneur à la cour, et, comme auparavant aux Tuileries, sous Henri II, on jouait à saute-mouton, à Versailles, sous le grand roi, on se livrait au plaisir du jeu de barres. Saint-Simon, qui a décrit les hommes et les choses de son temps, nous raconte qu'il fit la connaissance du roi d'Espagne en jouant une partie de barres avec lui. D'écrivain à monarque, voilà une manière d'entrer en relations tout à fait tombée en désuétude.

Une partie de barres, c'est un semblant de bataille. Les adversaires, placés à une certaine distance les uns des autres, s'observent. Chaque camp a son chef, un malin d'ordinaire, qui, dans les parties passées, a donné des preuves de son aptitude. Il a gagné ses galons de général, soit par la légèreté de sa course, soit par l'habileté de ses dispositions. Pour engager la partie, on choisit un joueur rusé et lesté. C'est une sorte de soldat d'avant-garde, un franc-tireur. Voilà qu'il a surpris l'ennemi, en donnant rapidement le troisième coup réglementaire dans la main qu'on lui tendait. Il bondit. On le poursuit. De chaque camp, on s'élançait, la mêlée est générale, c'est la bataille. Puis, tout à coup, une accalmie. C'est l'armistice et, sur les flancs des troupes, un peu à l'écart, les prisonniers sont placés sous l'œil de gardiens vigilants. Les pauvres prisonniers ! Qu'ils ont l'air piteux, et combien l'inaction leur pèse ! Ils tendent les bras le plus longuement qu'ils peuvent, vers leurs frères, sollicitant la délivrance ! Et la lutte recommence, jusqu'à ce qu'un des partis soit vaincu, faute de combattants !

Le grand ancêtre du jeu de barres est certainement le jeu de la coquille chez les Grecs. Les joueurs se partageaient en deux camps égaux, en attribuant à chacun d'eux, autant que possible, des sujets d'élite, des sujets moy-

ens, des sujets médiocres. Une barre était tracée à terre, de façon à ce qu'un des camps fût placé à l'occident et l'autre à l'orient. Un joueur, placé sur cette barre, lançait en l'air une coquille d'huître, blanche d'un côté et noire de l'autre, et il s'écriait en même temps : Nuit ou jour ! Si la coquille tombait du côté blanc, c'est-à-dire du côté jour, le parti de l'orient poursuivait celui de l'occident. Le joueur de ce parti qui était pris faisait l'âne et portait sur son dos celui qui l'avait pris jusque dans son camp. Le contraire avait lieu si la coquille tombait du côté du soir, c'est-à-dire du côté nuit. C'est le parti de l'occident qui, dans ce cas, poursuivait l'autre.

Si l'envie vous en prend, jeunes lecteurs, il ne vous sera pas difficile de faire revivre ce jeu, et vous pourrez vous donner, à bon compte, l'illusion d'être de jeunes Grecs !

EUGÈNE LE MOUËL.

#### Journaux et revues

— Avant les vacances, nous avons bien nommé le *Rapatriement*, de Roberval ; même, nous nous sommes permis de voler à son secours lorsqu'on le chicanait sur l'orthodoxie philologique de son nom. Mais, faute d'espace, nous n'avons pu signaler son apparition dans le ciel "journalistique" du Lac Saint-Jean. Disons donc, aujourd'hui, que ce journal est publié depuis le 25 mai. Il a pour programme de favoriser la colonisation. Son directeur est notre ancien élève M. Arm. Tessier. (Hebdomadaire ; 75 cts par année.)

— Pour le même motif de manque d'espace, un petit article de bienvenue, que nous avions préparé à l'adresse des *Primevères*, n'a pu non plus trouver place dans le journal, avant les vacances. Et il est arrivé, par une heureuse fortune, que ces *Primevères* là sont venues d'elles-mêmes parfumer notre parterre, il y a quinze jours, comme on se le rappelle bien. Il n'y a plus, pour réparer le passé, qu'à mentionner que ce joli nom est celui du bulletin collégial publié, à Paris, par l'École Saint-Joseph-des-Tuileries (6, rue du 29-Juillet), institution dirigée par des membres du clergé séculier. Cette institution nous paraît s'occuper exclusivement de l'enseignement classique dit "moderne." — Comme on l'a bien vu, *Primevères* et l'*Oiseau-Mouche* sont devenus tout de suite, à la première rencontre, de vrais amis.

— Pour en finir tout à fait avec nos fautes involontaires d'omission, il nous reste à dire que nos confrères le *Messager de Sainte-Anne* (Pointe-au-Père, Rimouski) et la *Famille chrétienne* (Jeanne d'Arc, par Ottawa), en commençant, celle-ci sa troisième année, et celle-là sa dix-huitième, ont revêtu de nouveaux costumes fort coquets. La *Famille chrétienne*, en la même occasion, s'est faite mensuelle, d'hebdomadaire qu'elle était auparavant.

(1) Nous reproduisons cet article du *Noël* (31 août 1899), avec l'assurance qu'il intéressera nos amis des collèges. RÉD.